

*x*      *PRÉFACE.*

n'y est déguisé sous des noms & des usages barbares. A l'égard des peintures avantageuses qu'on y pourra trouver, je n'ai rien à dire : une femme vertueuse, un homme sensé, il semble que ce soient des êtres de raison qui ne ressemblerent jamais à personne.

On verra dans ces mémoires un homme tel qu'ils sont presque tous dans une extrême jeunesse, simple d'abord & sans art, & ne connoissant pas encore le monde où il est obligé de vivre. La première & la seconde partie roulent sur cette ignorance & sur les premières amours. C'est, dans les suivantes, un homme plein de fausses idées & païtri de ridicules, & qui y est moins entraîné encore par lui-même, que par des personnes intéressées à lui corrompre le cœur & l'esprit. On le verra enfin dans les dernières rendu à lui-même, devoir toutes ses vertus à une femme estimable ; voilà quel est l'objet des *Egaremens de l'Esprit & du Cœur*. Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme dans tous les désordres où le plongent les passions : l'amour seul préside ici ; ou si de tems en tems quelque autre motif s'y joint, c'est presque toujours lui qui le détermine.



*LES*  
**ÉGAREMENS**

*D U C Œ U R*  
**ET DE L'ESPRIT,**

*O U*  
**MÉMOIRES**

*D E*  
**M. DE MEILCOUR.**

---

*P R E M I E R E P A R T I E.*

---

**J'**ENTRAI dans le monde à l'âge de dix-sept ans, & avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon pere m'avoit laissé un grand nom, dont il avoit lui-même augmenté l'é-

clat ; & j'attendois de ma mere des biens considérables. Restée veuve dans un âge où il n'étoit pas d'engagemens qu'elle ne pût former, belle, jeune & riche, sa tendresse pour moi ne lui fit envisager d'autre plaisir que celui de m'élever, & de me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu en perdant mon pere.

Ce projet, je crois, seroit entré dans l'esprit de peu de femmes, & beaucoup moins encore l'auroient ponctuellement exécuté. Mais Madame Meilcour, qui, à ce que l'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans sa jeunesse, & que je n'ai pas vu galante sur son retour, trouva moins de difficultés que toute autre personne de son rang n'auroit fait.

Chose assez rare ! on me donna une éducation modeste : j'étois naturellement porté à m'estimer ce que je valois ; & il est ordinaire, lorsque l'on pense ainsi, de s'estimer plus qu'on ne vaut. Si ma mere ne parvint pas à m'ôter l'orgueil, elle m'obligea du moins à le contraindre : par la suite, je n'en ai pas été moins fat ; mais, sans les précautions qu'elle prit contre moi, je l'aurois été plutôt, & sans ressource.

L'idée du plaisir fut, à mon entrée dans le monde, la seule qui m'occupa.

La paix, qui regnoit alors, me laissoit dans un loisir dangereux. Le peu d'occupation, que se font communément les gens de mon rang & de mon âge, le faux air, la liberté, l'exemple, tout m'entraînoit vers les plaisirs : j'avois les passions impétueuses, ou, pour parler plus juste, j'avois l'imagination ardente, & facile à se laisser frapper.

Au milieu du tumulte & de l'éclat qui m'environnoient sans cesse, je sentis que tout manquoit à mon cœur : je desirois une félicité dont je n'avois pas une idée bien distincte ; je sus quelque tems sans comprendre la sorte de volupté qui m'étoit nécessaire. Je voulois m'étourdir en vain sur l'ennui intérieur dont je me sentoais accablé ; le commerce des femmes pouvoit seul le dissiper. Sans connoître encore toute la violence du penchant qui me portoit vers elles, je les cherchois avec soin : je ne pus les voir long-tems, & ignorer qu'elles seules pouvoient me faire ce bonheur, ces douces erreurs de l'ame, qu'aucun amusement ne m'offroit ; & l'âge augmentant cette disposition à la tendresse, & me rendant leurs agrémens plus sensibles, je ne songeai plus qu'à me faire une passion, telle qu'elle pût être.

La chose n'étoit pas sans difficulté : je n'étois attaché à aucun objet , & il n'y en avoit pas un qui ne me frappât : je craignois de choisir , & je n'étois pas même bien libre de le faire. Les sentimens , que l'une m'inspiroit , étoient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faisoit naître.

On s'attache souvent moins à la femme qui touche le plus , qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher ; j'étois dans ce cas autant que personne : je voulois aimer , mais je n'aimois point ; celle , de qui j'attendois le moins de rigueurs , étoit la seule dont je me crusse véritablement épris ; mais , comme il m'arrivoit quelquefois d'être , dans un même jour , favorablement regardé de plus d'une , je me trouvois le soir dans un embarras extrême , lorsque je voulois choisir : ce choix étoit-il déterminé , comment l'annoncer à l'objet qui m'avoit fixé ?

J'avois si peu d'expérience des femmes , qu'une déclaration d'amour me sembloit une offense pour celle à qui elle s'adressoit. Je craignois d'ailleurs qu'on ne m'écoutât pas , & je regardois l'affront d'être rebuté , comme un des plus cruels qu'un homme pût recevoir ;

à ces considérations se joignoit une timidité que rien ne pouvoit vaincre , & qui , quand on auroit voulu m'aider , ne m'auroit laissé profiter d'aucune occasion , quelque marquée qu'elle eût été ; j'aurois sans doute poussé , en pareil cas , mon respect au point où il devient un outrage pour les femmes & un ridicule pour nous.

Il est aisé de juger , par ce détail , que je n'avois pas pris d'elles une idée bien juste : de la façon dont alors elles pensoient , il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit , qu'à leur montrer toute l'impression qu'elles croient devoir faire ; & l'amour , jadis si respectueux , si sincère , si délicat , étoit devenu si téméraire & si aisé , qu'il ne pouvoit paroître redoutable qu'à quelqu'un aussi peu instruit que moi.

Ce qu'alors les deux sexes nommoient Amour , étoit une sorte de commerce , où l'on s'engageoit , souvent même sans goût , où la commodité étoit toujours préférée à la sympathie , l'intérêt au plaisir , & le vice au sentiment.

On disoit trois fois à une femme , qu'elle étoit jolie ; car il n'en falloit pas plus : dès la première , assurément

elle vous croyoit, vous remercioit à la seconde, & assez communément vous en récompensoit à la troisième.

Il arrivoit même quelquefois, qu'un homme n'avoit pas besoin de parler, & ce qui, dans un siècle aussi sage que le nôtre, surprendra peut-être plus, souvent on n'attendoit pas qu'il répondit.

Un homme, pour plaire, n'avoit pas besoin d'être amoureux: dans des cas pressés on le dispensoit même d'être aimable.

La première vue décidoit une affaire; mais, en même tems, il étoit rare que le lendemain la vit subsister; encore, en se quittant avec cette promptitude, ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la société plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons: on ne la trouva pas encore assez aisée; on en supprima les bienséances.

Si nous en croyons d'anciens mémoires, les femmes étoient autrefois plus flattées d'inspirer le respect que le desir; & peut-être y gagnoient-elles. A la vérité, on leur parloit d'amour moins promptement; mais celui qu'elles faisoient naître, n'en étoit que plus satisfaisant, & que plus durable.

Alors, elles s'imaginoient qu'elles ne devoient jamais se rendre; & en effet elles résistoiént. Celles de mon tems pensoient d'abord qu'il n'étoit pas possible qu'elles se défendissent; & succomboient, par ce préjugé, dans l'instant même qu'on les attaquoit.

Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire, qu'elles offrisseut toutes la même facilité. J'en ai vu qui, après quinze jours de soins rendus, étoient encore indéçises, & dont le mois tout entier n'achevoit pas la défaite. Je conviens que ce sont des exemples rares, & qui semblent ne devoir pas tirer à conséquence pour le reste; même, si je ne me trompe, les femmes sévères, à ce point-là, passoiént pour être prudes.

Les mœurs ont depuis ce temps-là si prodigieusement changé, que je ne serois pas surpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire sur cet article. Nous croyons difficilement, que des vices & des vertus qui ne sont plus sous nos yeux, aient jamais existé: il est cependant réel que je n'exagere pas.

Loin que je fusse la façon dont l'amour se menoit dans le monde, je

croyois, malgré ce que je voyois tous les jours, qu'il falloit un mérite supérieur pour plaire aux femmes; & quelque bonne opinion que j'eusse en secret de moi-même, je ne me trouvois jamais digne d'en être aimé: je suis même certain, que quand je les aurois mieux connues, je n'en aurois pas été moins timide. Les leçons & les exemples sont peu de chose pour un jeune homme; & ce n'est jamais qu'à ses dépens qu'il s'instruit.

Quel parti me restoit-il donc à prendre? Il n'étoit pas question de consulter Madame de Meilcour sur mes incertitudes, & parmi les jeunes gens que je voyois, il n'y en avoit pas un qui eût plus d'expérience que moi, ou qui du moins eût acquis celle qui auroit pu me servir. Je fus six mois dans cet embarras, & j'y serois sans doute resté plus long-tems, si une des dames, qui m'avoit le plus vivement frappé, n'eût bien voulu se charger de mon éducation.

La marquise de Lurfay (c'étoit son nom) me voyoit presque tous les jours, ou chez elle, ou chez ma mere, avec qui elle étoit extrêmement liée. Elle me connoissoit depuis long-tems. Le soin

qu'elle prenoit de me dire des choses obligantes sur mon esprit & sur ma figure, sa familiarité avec moi, & l'habitude de la voir, m'avoient donné beaucoup d'amitié pour elle, & une sorte d'aifance où je ne me trouvois avec personne de son sexe. De ce premier sentiment, né d'un assez long commerce, j'en vins insensiblement à souhaiter de lui plaire; & comme elle étoit de toutes les femmes celle que je voyois le plus, elle fut aussi celle qui me toucha le plus continuellement. Ce n'étoit pas que je crusse trouver plus de facilité à être aimé d'elle que d'une autre. Loin de me flatter d'une si douce idée, le peu d'espoir d'y réussir m'avoit fait souvent porter mes vœux ailleurs; mais, après deux jours d'infidélité, je revenois à elle, plus tendre & plus timide que jamais.

Malgré mon attention à lui cacher ce qu'elle m'inspiroit, elle m'avoit pénétré: mon respect pour elle, & qui sembloit s'accroître de jour en jour; mon embarras en lui parlant, embarras différent de celui qu'elle m'avoit vu dans mon enfance; des regards même plus marqués que je ne le croyois; mon soin toujours pressant de lui plaire; mes fréquentes visites, & plus que tout, peuts-

être, l'envie qu'elle avoit elle-même de m'engager, lui firent penser que je l'aimois en secret; mais, dans la situation où elle étoit alors, il ne lui convenoit pas de brusquer mon cœur, & de s'engager sans précaution dans une affaire qui pouvoit être équivoque.

Coquette jadis, même un peu galante, une aventure d'éclat, & qui avoit terni sa réputation, l'avoit dégoûtée des plaisirs bruyans du grand monde. Aussi sensible, mais plus prudente, elle avoit compris enfin, que les femmes se perdent moins par leurs foiblesses, que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes; & que, pour être ignorés, les transports d'un amant n'en sont ni moins réels, ni moins doux. Malgré l'air prude qu'elle avoit pris, on s'obstinoit toujours à la soupçonner; & j'étois peut-être le seul à qui elle en eût imposé. Venu dans le monde long-tems après les discours qu'elle avoit fait tenir au public, il n'étoit pas surprenant qu'il n'en eût rien passé jusqu'à moi. Je doute même, quand on auroit alors voulu me donner mauvaise opinion d'elle, qu'il eût été possible de me la faire prendre: elle savoit combien j'étois éloigné de la croire ca-

pable d'une foiblesse, & s'en croyoit obligée à plus de circonspection, & à ne céder, s'il le falloit, qu'avec toute la décence que je devois attendre d'elle.

Sa figure & son âge l'aideroient encore dans ce projet. Elle étoit belle, mais d'une beauté majestueuse, qui même, sans le sérieux qu'elle affectoit, pouvoit aisément se faire respecter. Mise sans coquetterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En disant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle se mettoit toujours en état de toucher, & réparoit avec soin ce que près de quarante ans qu'elle avoit, lui avoient enlevé d'agrémens: elle en avoit même peu perdu; & si l'on en excepte cette fraîcheur qui disparoit avec la première jeunesse, & que souvent les femmes flétrissent avant le tems, en voulant la rendre plus brillante, Mde. de Lurfay n'avoit rien à regretter. Elle étoit grande & bien faite; &, dans sa nonchalance affectée, peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa physionomie & ses yeux étoient séveres forcément; & lorsqu'elle ne songeoit pas à s'observer, on y voyoit briller l'enjouement & la tendresse.

Elle avoit l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent, même dissimulé.

Elle parloit bien, & parloit aisément; avec beaucoup de finesse dans les pensées, elle n'étoit pas précieuse. Elle avoit étudié avec soin son sexe & le nôtre, & connoissoit tous les ressorts qui les font agir. Patiente dans ses vengeances comme dans ses plaisirs, elle sçavoit les attendre du tems, lorsque le moment ne les lui fournissoit pas. Au reste, quoique prude, elle étoit douce dans la société. Son système n'étoit point, qu'on ne dût pas avoir des faiblesses, mais que le sentiment seul pouvoit les rendre pardonnables; sorte de discours rebattu, que tiennent sans cesse les trois quarts des femmes, & qui ne rend que plus méprisables celles qui les déshonorent par leur conduite.

Dans quelques conversations que nous avions eues ensemble sur l'amour, elle s'étoit instruite de mon caractère, & des raisons qui pouvoient me faire redouter l'aveu d'une passion que j'aurois conçue. Elle crut qu'il lui étoit important, pour m'acquérir, & même me fixer, de me dissimuler le plus long-tems qu'il lui seroit possible son amour pour moi; que plus j'étois accoutumé à la respecter, plus je serois frappé d'une démarche précipitée de sa

part. Elle favoit d'ailleurs, qu'avec quelque ardeur que les hommes poursuivissent la victoire, ils aimoient toujours à l'acheter; & que les femmes, qui croient ne pouvoir se rendre assez promptement, se repentent souvent de s'être trop tôt laissé vaincre.

J'ignorois, entre beaucoup d'autres choses, que le sentiment ne fût dans le monde qu'un sujet de conversation; & j'entendois les femmes en parler avec un air si vrai, elles en faisoient des distinctions si délicates, méprisoient avec tant de hauteur celles qui s'en écartoient, que je ne pouvois m'imaginer, qu'en le connoissant si bien, elles en fissent si peu d'usage.

Madame de Lurfay sur-tout, qui, à force de tâcher d'oublier ses fatales aventures, croyoit en avoir détruit par-tout le souvenir, en avouant qu'à vue de pays, elle se croyoit capable d'aimer, faisoit de son cœur une conquête si difficile, vouloit tant de qualités dans l'objet qui pourroit la rendre sensible, parloit d'une façon d'aimer si singulière, que je frémissais toutes les fois qu'il me revenoit dans l'idée de m'attacher à elle.

Cette dame si délicate, contente ce-

pendant de la façon dont je pensois sur son compte, jugea qu'il étoit tems de me donner de l'espérance, & de me faire penser, mais par les agaceries les plus décentes, que j'étois le mortel fortuné que son cœur avoit choisi. Des propos obligeans, que jusqu'alors elle m'avoit tenus, elle passa à des discours plus particuliers & plus marqués. Elle me regardoit tendrement, & m'exhortoit, lorsque nous étions seuls, à me contraindre moins avec elle. Par cette conduite, elle avoit réussi à me donner beaucoup d'amour, & en avoit tant pris elle-même, qu'alors, sans doute, elle auroit voulu m'avoir inspiré moins de respect.

Sa situation étoit devenue par ses soins aussi embarrassante que la mienne. Il s'agissoit de me mettre au dessus de la défiance qu'elle m'avoit donnée de moi-même, & de la trop bonne opinion qu'elle m'avoit fait prendre d'elle; deux choses extrêmement difficiles, & qu'il falloit ménager avec toute la finesse possible. Elle ne voyoit point d'apparence que j'osasse lui déclarer que je l'aimois; & loin qu'elle dût prendre sur elle de se découvrir, elle étoit forcée de paroître recevoir  
avec

avec sévérité l'aveu que je lui ferois, si encore elle étoit assez heureuse pour m'amener jusques-là.

Avec un homme expérimenté, un mot dont le sens même peut se détourner, un regard, un geste, moins encore, le met au fait, s'il veut être aimé; & supposé qu'il se soit arrangé différemment de ce qu'on souhaiteroit, on n'a hasardé que des choses si équivoques, & de si peu de conséquence, qu'elles se désavouent sur le champ.

Loin que j'offrisse tant de commodité à Madame de Lursay, elle avoit éprouvé plus d'une fois, que ma stupidité sembloit augmenter par tout ce qu'elle faisoit pour me desfiller les yeux; & elle ne croyoit pas pouvoir m'en dire plus sans courir risque de m'effrayer, & même de me perdre. Nous soupirions tous deux en secret; & quoique d'accord, nous n'en étions pas plus heureux. Il y avoit au moins deux mois que nous étions dans ce ridicule état, lorsque Madame de Lursay, impatientée de son tourment, & de la vénération profonde que j'avois pour elle, résolut de se délivrer de l'un, en me guérissant de l'autre.

Une conversation adroitement ma-  
Tome I, Partie I, B



niée amene souvent les choses qu'on a le plus de peine à dire; le désordre qui y regne aide à s'expliquer; en parlant, on change d'objet, & tant de fois, qu'à la fin celui qui occupe s'y trouve naturellement placé. Dans le monde surtout on se plaît à parler d'amour, parce que ce sujet, déjà intéressant de lui-même, se trouve souvent lié avec la médisance, & qu'il en fait presque toujours le fonds.

J'étois sur les matieres de sentiment d'une extrême avidité; & soit pour m'instruire, soit pour avoir le plaisir de parler de la situation de mon cœur, je ne me trouvois guere en compagnie, que je ne fisse tomber le discours sur l'amour & sur ses effets: cette disposition étoit favorable à Madame de Lursay, & elle résolut enfin de s'en servir.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Meilcour, & qu'elle & moi avions refusé de jouer, nous nous trouvâmes assis l'un auprès de l'autre: cette espece de tête-à-tête me fit frissonner, quoique souvent je le souhaitasse. Lorsque j'étois éloigné d'elle, je ne voyois plus d'obstacles qui s'opposassent au dessein que je formois de lui déclarer ma passion; & je n'étois

jamais à portée de le faire, que je ne tremblasse de l'idée que j'en avois eue. Quoique je ne fusse pas seul avec elle, je n'en fus pas plus rassuré: l'endroit du fallon que nous occupions étoit désert, tout le monde étoit occupé, point de tiers, par conséquent, à portée de me secourir. Ces cruelles considérations acheverent de me jeter du trouble dans l'esprit. Je fus un quart-d'heure auprès de Madame de Lursay sans lui rien dire: elle imitoit ma taciturnité; & quelque desir qu'elle eut de me parler, elle ne sçavoit comment rompre le silence.

Cependant une comédie qu'on jouoit alors, & avec succès, lui en fournit l'occasion. Elle me demanda si je l'avois vue: je lui répondis qu'oui. L'intrigue, dit-elle, ne m'en paroît pas neuve, mais j'en aime assez les détails; elle est noblement écrite, & les sentimens y sont bien développés. N'en pensez-vous pas comme moi? Je ne me pique pas d'être connoisseur, répondis-je; en général, elle m'a plu; mais j'aurois peine à bien parler de ses beautés & de ses défauts. Sans avoir du théâtre une connoissance parfaite, on peut, reprit-elle, décider sur certaines par-

28 *Les Egaremens du Cœur*  
ties ; le sentiment , par exemple , en est une sur laquelle on ne se trompe point ; ce n'est pas l'esprit qui le juge , c'est le cœur , & les choses intéressantes remuent également les gens bornés & ceux qui ont le plus de lumieres. J'ai trouvé dans cette piece des endroits touchés avec art : il y a sur-tout une déclaration d'amour qui , à mon sens , est extrêmement délicate ; & c'est un des morceaux que j'en estime le plus. Il m'a frappé comme vous , répondis-je ; & j'en sçais d'autant plus de gré à l'auteur , que je crois cette situation difficile à bien manier. Ce ne seroit pas par là que je l'estimerois , reprit-elle : dire qu'on aime est une chose qu'on fait tous les jours , & fort aisément ; & si cette situation a de quoi plaire , c'est moins par son propre fonds que par la façon neuve dont elle est traitée. Je ne serois pas entièrement de votre avis , Madame , répondis-je ; & je ne crois pas qu'il soit facile de dire qu'on aime. Je suis persuadée , dit-elle , que cet aveu coûte à une femme : mille raisons , que l'amour ne peut absolument détruire , doivent le lui rendre pénible ; car vous n'imaginez pas , sans doute , qu'un homme risque quelque

*& de l'Esprit.* 29  
chose à le faire. Pardonnez-moi , Madame , lui dis-je : c'étoit précisément ce que je pensois. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme que de dire qu'il aime. C'est dommage , assurément , reprit-elle , que cette idée soit ridicule ; par sa nouveauté , peut-être , elle seroit fortune. Quoi ! il est humiliant pour un homme de dire qu'il aime ! oui , sans doute , dis-je , quand il n'est pas sûr d'être aimé. Et comment , reprit-elle , voulez-vous qu'il sçache s'il est aimé ? L'aveu qu'il fait de sa tendresse peut seul autoriser une femme à y répondre. Pensez-vous , dans quelque désordre qu'elle sentir son cœur , qu'il lui convint de parler la première , de s'exposer par cette démarche à se rendre moins chere à vos yeux , & à être l'objet d'un refus ? Bien peu de femmes , répondis-je , auroient à craindre ce que vous dites. Toutes , reprit-elle , auroient à le craindre , si elles se mettoient dans le cas de vous devancer ; & vous cesseriez de sentir du goût pour celle qui vous en auroit inspiré le plus , dans l'instant qu'elle vous offriroit une conquête aisée. Cela n'est pas raisonnable , dis-je , & l'on doit , à ce qu'il me semble , plus de reconnoissance à quelqu'un qui vous

30 *Les Egaremens du Cœur*  
épargne des tourmens. . . Sans doute, interrompit-elle ; mais vous pensez mal pour votre intérêt & pour le nôtre. Vous même, qui vous récriez actuellement contre l'injustice des hommes, vous agiriez comme eux si une femme prévenoit vos soupirs. Ah ! que je lui en ferois obligé, m'écriai-je, & que le plaisir d'être prévenu augmenteroit mon amour ! Pour que ce plaisir soit vis pour vous, il faut, dit-elle, que vous vous soyez fait une terrible idée d'une déclaration d'amour. Mais qu'y voyez-vous donc de si effrayant ? la crainte de n'être point écouté ? Cela ne peut pas arriver ; la honte d'être forcé de dire qu'on aime ? elle n'est pas raisonnable. Eh ! comptez-vous pour rien, Madame, repris-je, l'embarras de le dire, sur-tout pour moi qui sens que je le dirois mal ? Les déclarations les plus élégantes ne sont pas toujours, répondit-elle, les mieux reçues. On s'amuse de l'esprit d'un amant, mais ce n'est pas lui qui persuade : son trouble, la difficulté qu'il trouve à s'exprimer, le désordre de ses discours ; voilà ce qui le rend à craindre. Mais, Madame, lui demandai-je, cette preuve, qui en effet me paroît incontestable, per-

suade-t-elle toujours ? Non, répondit-elle : ce désordre dont je vous parlois vient quelquefois de ce qu'un homme est plus stupide qu'amoureux ; & pour lors on ne lui en tient pas compte : d'ailleurs, les hommes sont assez artificieux pour feindre du trouble & de la passion, pendant qu'ils sont à peine animés par le desir, & souvent on ne les en croit pas. Il peut arriver aussi que celui à qui vous inspirez de l'amour n'est point celui pour qui vous en voudriez prendre, & tout ce qu'il vous dit ne vous touche pas. Vous voyez donc, Madame, lui répondis-je, que je n'ai pas tort d'imaginer que ce refus est cruel ; & je ne fais si je ne préférerois point mon incertitude à une explication qui m'apprendroit qu'on ne me trouve pas aimable. Vous êtes le seul qui trouviez cela si incommode, reprit-elle ; & , pour vous-même, vous ne raisonnez pas juste ; il est plus avantageux, même plus raisonnable de parler que de s'obstiner à se taire. Vous risquez de perdre, par le silence, le plaisir de vous sçavoir aimé ; & si l'on ne peut vous répondre comme vous le voudriez, vous vous guérifiez d'une passion inutile qui ne fera jamais que